

Le lendemain, devant sa porte, une gerbe énorme de roses était déposée : le premier bouquet de Richard. Simone avait beaucoup aimé les fleurs. Coilles-là, superbement épanouies en plein hiver, n'eurent pour elle ni couleur ni parfum, et ce fut lady Eleanor qui dut les ramasser et les mettre dans l'eau.

La mère de Richard ne se rebutait de rien, semblait ne rien ressentir. Dans la journée, elle proposa à Simone :

— Voulez-vous que nous allions à Londres au-devant de votre père ? En même temps, nous nous occuperons des achats indispensables, tandis que Richard veillera ici aux autres préparatifs.

Lady Eleanor qui, depuis des années, n'était pas sortie de sa maison, parlait de se mettre en route comme d'une chose toute naturelle, et Simone ne fit aucune objection. Peu lui importait où elle irait, pourvu que Richard ne vint pas.

— Vous allez me l'ôter ! dit-il avec consternation, implorant sa mère. Qu'est-ce que je deviendrai sans elle, à présent ?

— Je ne l'emmène que pour te la ramener bientôt, et, alors, tu la garderas toujours ! dit lady Eleanor en souriant.

Son amour maternel était trop dévoué pour connaître la jalousie, mais cette adoration réciproque de la mère et du fils ne touchait même pas Simone ; elle y voyait seulement une odieuse complicité et, en partant le lendemain avec lady Eleanor, elle n'avait qu'un seul souhait, un seul rêve, hélas ! irréalisable : ne jamais revenir.

Quoique ne quittant plus Erlington, lady Eleanor avait gardé, près de Belgrave-Square, un hôtel magnifique et toute une maisonnette qui se trouvèrent prêts à la recevoir.

— Vous pourrez venir ici quand vous vous ennuierez à la campagne, dit-elle à Simone. Du reste, vous pourrez aller en France aussi. Je n'aurai pas l'égoïsme de vous retenir.

Simone resta froide et impassible. Sa vie était finie, et l'endroit où elle en cacherait les misérables restes ne la préoccupait pas plus que ne préoccupe un mort l'endroit où l'on met son cercueil. Tout lui était égal ; l'arrivée même de son père la laissait insensible. Il lui semblait que ce n'était plus le même père et qu'elle n'était pas non plus la même fille que jadis, comme si un siècle d'éloignement et d'oubli eût passé entre eux.

Cependant, quand elle alla avec sa tante le chercher à la gare et qu'elle le vit sauter à bas du train, toujours jeune, lesté, souriant, elle courut à lui, se jeta à son cou, se serra contre lui avec une frénésie de noyée. Il la couvrait de caresses.

— Mon enfant bien-aimée ! Ma chère petite exilée !

Il la quitta pour se précipiter au-devant de lady Eleanor. Simone ne put en croire ses yeux, mais il lui sembla qu'ils s'embrassaient ! Dans la voiture, M. d'Avron parla beaucoup, racontant ce qu'il avait souffert, ce qu'il avait redouté, la joie du dénouement heureux.

— Vous avez été pour moi une sœur, la meilleure des sœurs ! dit-il à lady Eleanor avec son facile enthousiasme. Je ne doute pas que vous ne soyez pour ma fille la meilleure des mères, et c'est en toute confiance que j'ai approuvé son choix. Où donc est mon neveu ? J'ai hâte de l'embrasser.

Il oublia vite le désappointement causé par l'absence de Richard, et, en arrivant à l'hôtel de Belgrave-Square, sa bonne humeur s'accrut notablement. Souvent il cessa de regarder sa fille pour jeter autour de lui un coup d'œil satisfait, et sa première parole, quand il se retrouva seul avec Simone, fut :

— Ta tante doit posséder une fortune fabuleuse ?

— Je le crois.

— Et tout cela t'appartient ! C'est à faire tourner la tête. Qui aurait cru, cependant, ma pauvre petite, que ton dévouement pour nous serait si vite récompensé ?

Simone se détourna avec un amer ricanement. Ainsi son père ne comprenait même pas son sacrifice. Bien mieux, il en faisait une récompense !

— Et maman ? Ne vous a-t-elle rien dit pour moi ? demanda Simone.

— Ta mère ? Ah ! mon Dieu ! elle m'a fait des recommandations qui n'en finissent plus. Tu sais comme elle se tourmente toujours. Elle voulait venir, mais nos terribles secousses l'ont tout à fait épuisée. Tu n'étais pas là, heureusement ; tu ne te doutes pas de ce que nous avons traversé.

M. d'Avron continuait, l'esprit encore frappé, revenant sans cesse aux mêmes idées ;

— Jusqu'à ces derniers temps, j'ignorais les malheurs que peut entraîner le manque d'argent. Vois-tu, c'est horrible !...

Il frissonnait, gardant au fond de ses yeux troublés l'égaré de ceux qui ont vu de trop près l'abîme.

— Toi, au moins, tu ne connaîtras jamais ces souffrances-là, reprit-il.

— J'en aurai d'autres.

— Ah ! évidemment la vie n'est pas toute rose ! Tu la commences pourtant dans les meilleures conditions possibles. Je suis prudent. J'ai pris sur Richard tous les renseignements imaginables : caractère, conduite, tout est parfait ; je ne dis rien de la situation. Quant

à son amour pour toi, la meilleure preuve en est qu'il t'épouse sans dot.

— Vous n'oubliez qu'une chose, observa ironiquement Simone.

M. d'Avron eut un geste d'impatience. Il n'aimait pas qu'on refroidit ses exaltations.

— Hélas ! oui, dit-il, son extérieur... Mais, sans cela, ce serait une perfection, et la perfection n'est pas de ce monde. Et puis, il ne s'agit là que d'un simple accident qui peut arriver à n'importe qui, dont ses enfants ne risquent pas de se ressentir.

— Et sa femme ?

— Oh ! mon Dieu ! je me rends parfaitement compte que de prime abord, quelques hésitations te soient venues, auxquelles tu as eu le bon sens de ne pas t'arrêter, puisque tu as donné ton consentement avant que nous ayons donné le nôtre, ce qui même était assez déplacé.

Il essaya d'un air sévère qui ne lui allait pas, puis, soudainement attristé :

— Après tout, mes pauvres enfants, j'ai perdu le droit de vous blâmer, et mon seul désir c'est que vous ne portiez pas trop la peine de mes imprudences. Grâce à ta tante, je ne suis pas un homme déshonoré ; mais je suis un homme ruiné. Cet esclandre a donné le dernier coup à mon crédit. Mes créanciers se jettent sur moi comme les chiens sur un cerf aux abois. Avron et notre maison de Paris vont être expropriés, et, il y a trois jours... — il baissa la voix — on a saisi nos meubles !... oui, nous en sommes là, par ma faute !...

— Oh ! papa ! cher papa !

— Juge de l'état où j'ai laissé ta mère et les enfants ! Osmin obtiendra des délais avec la procédure, et peut-être...

Il n'acheva pas sa pensée, mais, au bout d'un instant, demanda :

— Quand te maries-tu ?

C'était lui qui, le premier, posait cette question fatale ! Simone réunit tout son courage.

— Je ne sais... bientôt... quand vous voudrez !...

Elle n'ajouta rien, dédaignant de se plaindre, sourdement irritée.

— Je m'entendrai avec ta tante, conclut M. d'Avron.

Le beau-frère et la belle-sœur s'entendaient toujours maintenant. Après quarante ans d'hostilité, ils en étaient venus, d'emblée, à un parfait accord dans la communauté soudaine de leurs intérêts.

— Nous n'avons pas besoin de nous connaître davantage, dit lady Eleanor.

— Entre proches parents !

— Nous sommes tous décidés ?

— Certainement.

— Et vous êtes pressé... de retourner en France ?

— Je l'avoue.

— Done, il est inutile de prolonger une situation embarrassante... pour tout le monde.

— Fort inutile. Mais bien des choses nous retarderons encore.

— Quoi donc ?

— Il faut des dispenses... plusieurs dispenses... pour un mariage mixte... entre cousins germains.

— Elles sont demandées.

— Et puis... le trousseau.

— J'ai commandé ici ce qui était nécessaire. Pour le reste, Simone attendra que sa mère soit rétablie et en état d'y veiller elle-même.

— Vous pensez à tout ! dit M. d'Avron, attendri de la façon délicate dont sa belle-sœur comprenait à demi-mot les difficultés de sa position et songeait à y porter remède.

C'était évidemment une excellente femme, un grand cœur, et il se reprochait durement de l'avoir si longtemps mal jugée.

On demeura encore à Londres plusieurs jours, qui furent employés par M. d'Avron à visiter les monuments, et par lady Eleanor à traîner Simone dans les magasins, chez les couturières et les fournisseurs de toutes sortes.

Dans ces courses, la jeune fille ne trouvait qu'une fatigue immense, écœurante, étourdissante, et elle se demandait comment lady Eleanor pouvait encore se tenir debout.

— Tu es maigrie, tu as mauvaise mine, finit par remarquer M. d'Avron.

— Elle se reposera à Erlington, dit lady Eleanor avec sollicitude.

— Moi aussi, j'ai hâte d'y arriver, reprit M. d'Avron. Nous repartons demain, n'est-ce pas ! Il faut que j'aille voir la Tour cet après-midi.

Il alla voir la Tour et en revint fort ému par le souvenir tragique d'Anne de Boleyn et des enfants d'Edouard.

Le lendemain, il était tout à l'entrain du voyage ; l'aspect morne du pays ne le troubla pas. En été ce devait être très riant...

Les terres qui s'étendaient à perte de vue autour du château, la magnificence grandiose d'Erlington achevèrent de le séduire, et il ne s'assombrit pour la première fois que lorsqu'il se trouva en présence de Richard.

A force d'en écarter la pensée inquiétante, il avait presque oublié l'infortune de son futur gendre, et ce bandeau noir lui fut très